

ARCHIVES – Asnières à Censier

Numéro 4 / mai 2014 – Rubrique « Sur le vif »

Où l'on exprime son point de vue personnel (1/3)

Nous sommes donc allés à Verdun, on le saura. Au fond, quoi de plus logique lorsque l'on travaille sur la mémoire de la Première Guerre mondiale ? Dans l'enthousiasme du voyage, des rencontres, de la concrétisation de cet événement que nous préparions de longue date, nous étions tous curieux de partir enfin à la découverte de ces sites aux noms si souvent évoqués. Mais sur le chemin du retour déjà, à peine l'effervescence retombée, une question a commencé à nous tarauder : y avait-il un réel intérêt pédagogique à aller à Verdun ? Qu'étions-nous partis chercher là-bas ? Et qu'y avons-nous trouvé ?

Verdun mon amour

**1916, Première Guerre mondiale.
Verdun, un champ de bataille,
une boucherie.**

**2014, centenaire de la Première Guerre mondiale.
Verdun, un lieu de mémoire,
un lieu de recueil.**



Le 7 et 8 mars notre groupe de Master, la promotion Laurent Réguer y a passé un week-end dans le cadre d'un voyage d'étude. Ceci pour visiter les différents sites de la guerre. On a pu découvrir et réaliser ce qu'était «Verdun after the war ». Les visites étaient riches en explications et ce grâce aux deux professeurs, M. Gérard Domange et M. Gerd Krumeich, qui nous ont accompagnés et guidés tout au long de ces deux journées. Hormis l'aspect pédagogique, ce voyage a réveillé en chacun de nous des réactions diverses et variées.



La ville où il y a plus de morts que de vivants.

Heureusement qu'il y avait ce grand soleil, parce que oui on est tous conscients qu'il ne s'agissait pas d'un voyage d'agrément, mais disons que l'atmosphère devenait de plus en plus macabre, au fur et à mesure qu'on avançait. Je me suis permise de rebaptiser Verdun : « La ville où il y a plus de morts que de vivants ».

L'ossuaire: des croix à perte de vue, on est arrivés un peu fatigués par le voyage mais curieux, une curiosité un peu morbide à mon goût. Tous les cours d'histoire du collège étaient là, sous nos yeux, les soldats dont on nous avait tant parlé, ils étaient là, enterrés sous nos pieds. Quelques-uns reposent là, d'autres pas vraiment : leurs ossements sont en vrac, boches et poilus dans le sous-sol de l'ossuaire, on pouvait les observer à travers de petits hublots. Du voyeurisme ? C'était assez dérangeant.

La grande problématique de notre voyage était de savoir si Verdun pouvait être considéré comme un lieu de mémoire franco-allemand. Cette question suscite toujours la polémique, 100 ans plus tard, cette guerre arrive toujours à agiter les gens.

Je ne suis ni Française ni Allemande

Je ne suis ni française ni allemande et pourtant cela ne m'a pas empêchée de rendre hommage aux soldats morts, en discutant avec quelques camarades, j'ai réalisé que l'absurdité de la guerre et des hommes revenait sans arrêt dans leurs propos.

Extrêmement impressionnantes, ces croix, il y en avait partout, on n'en voyait pas la fin, il y en avait trop, oui, trop d'hommes sont morts. On s'est recueilli, puis on a fini par se balader, certains s'amusaient à chercher des tombes avec leurs noms de famille... Puis pour chasser ce sentiment de culpabilité injustifié qui flottait dans l'air, d'autres cherchaient les noms de leurs villes ou pays dans la liste de noms sculptés sur l'ossuaire pour voir s'ils avaient participé à son financement.

A l'intérieur de l'ossuaire : le froid, comme une immense morgue dans laquelle reposent 130 000 soldats inconnus. Je n'y suis pas resté longtemps, des morts, encore.



Après l'ossuaire on a eu le plaisir de se rendre au Fort de Douaumont, les explications de M. Gerd Krumeich étaient passionnantes mais aussi très passionnées, il s'agissait d'un fort allemand... on était dans une sorte de caserne militaire, les allemands s'y abritaient pour se protéger des bombardements ennemis.



A quand le t-shirt "I love Verdun"?

Les soldats allemands y ont vécu, dormi, mangé et surtout combattu. Il y avait 3 à 4 fois plus d'hommes que le fort ne pouvait en accueillir, les conditions de vie ou de survie plutôt étaient choquantes et déplorables mais ce n'était pas aussi surprenant que la boutique de souvenirs à l'entrée du Fort. Souhaiteriez-vous un petit souvenir à emporter, pour garder en mémoire les atrocités de la guerre ? Est ce qu'on veut vraiment un souvenir de l'endroit où des milliers de soldats sont morts dans d'atroces circonstances ? On n'était pas loin du tee-shirt "I love Verdun" c'était assez maladroit.

Le fort, des briques, des pierres, beaucoup d'humidité, des stalactites au plafond qui lâchaient de l'eau sur les visiteurs, on savait un peu à quoi s'attendre, mais une fois à l'intérieur, on réalise, on voit, on touche les murs humides, on glisse, on respire l'air étouffant, on baisse la tête pour se faufiler dans les couloirs. On a même visité la salle spéciale de « décontamination », où les soldats étaient débarrassés de la vermine... M. Krumeich s'amusait à taper avec sa canne contre les murs et au plafond pour donner une idée du monstrueux tapage. Puis revenait sans cesse une question évidente mais qui nous brûlait tout de même les lèvres : Comment ? Comment vivaient-ils dans ces conditions ?

Contente d'être née après tout ça

On pense: à la guerre comme à la guerre... on était six pieds sous terre, on découvrait, et pour ma part j'étais bien contente d'être née bien après tout ça.

Le clou du spectacle était sûrement ce cimetière au sein même du fort, résultant du bombardement qui avait fait 800 morts. 800 cadavres qui ne pouvaient être enterrés dignement à l'extérieur parce qu'il était trop dangereux de quitter le fort, ils avaient fini par entasser les dépouilles les unes sur les autres, au fond d'une salle puis de bâtir une sorte de mur pour créer une frontière entre les corps en décomposition, les odeurs d'organes pourris, les verres et insectes qui s'incrustaient dans les cadavres et eux. Parce que les soldats devaient effectivement faire abstraction de tout ça pour continuer à combattre et essayer de survivre.



Dans le fort de Douaumont, le silence était considéré comme plus terrifiant que le vacarme des bombardements : le bruit annonçait un mouvement et permettait aux soldats de suivre les déplacements extérieurs. Le silence, lui, ne laissait rien deviner...

Ckh